

Le barbare disparut pour toujours après cette action infâme. On présume que la honte d'avoir violé une parole solennellement donnée, que le remords d'avoir commis un crime odieux l'avaient déterminé au pèlerinage de la Mecque qui dans la religion musulmane expie les plus grands forfaits. Il paraît prouvé qu'il mourut à Alexandrie, et très-vraisemblable qu'il y mourut boulanger.

Mohammed-el-Nassir son fils lui succéda en 1210. Il confirma les princes d'Afrique ses tributaires dans leurs possessions, et porta en Espagne le désir d'étendre les conquêtes qu'y avaient faites ses aïeux. Les premières hostilités lui procurèrent quelques avantages; mais son armée fut totalement détruite en 1212 par les chrétiens, qui avaient réuni toutes leurs forces pour le combattre. Le chagrin qu'il eut d'une défaite que ses sujets attribuaient généralement et publiquement à sa lâcheté et à son ineptie, le conduisit peu de temps après au tombeau. L'histoire a conservé à peine le nom des princes de son sang qui régnèrent après lui. Peu portèrent long-temps la couronne, et aucun ne l'illustra : le dernier même fut assassiné, et avec lui finit en 1268 la race des Almohèdes.

L'extinction de cette famille occasiona une grande commotion dans tout l'empire. Au-delà des mers, Cordoue, Séville, Grenade, Murcie, les autres provinces tributaires ou soumises re-

couvrirent leur indépendance. En Afrique même Trémecen, Bugie, Tunis, Tripoli, des hordes jusqu'alors paisibles, les commandans des places, tout voulut être libre. Abdallah, de la tribu des Benimerins, gouverneur de Fez, parvint à se rendre maître assez facilement du royaume dont il dominait la capitale. Son fils n'occupait le trône qu'un instant, et fut remplacé par Ben-Joseph son oncle. Le nouveau roi eut assez de valeur ou assez d'adresse pour ajouter les états de Maroc à ceux dont il était déjà en possession, et se trouva ainsi le seul souverain de la Mauritanie. Cette maison régna deux cent cinquante ans; mais le dernier siècle d'une administration jusqu'alors heureuse ou supportable ne présente plus que des scènes basses ou tragiques. On espéra que des descendans de Mahomet que leur hypocrisie et leur audace élevèrent alors au trône, se conduiraient avec la sagesse et l'humanité que leur prescrivait leur origine; il n'en fut pas ainsi: jamais tant de calamités, tant de vexations, tant de perfidies, tant d'atrocités tant d'usurpations n'avaient affligé la nation.

Toutes les histoires sont malheureusement un tableau effrayant des passions humaines; toutes offrent de vils scélérats et de grands crimes: mais dans les annales des peuples éclairés le bien est quelquefois à côté du mal. A des scènes tragiques succèdent des scènes touchantes; et cette diversité fixe plus ou moins agréablement

l'attention. La barbare Mauritanie n'offre aucune de ces compensations à l'époque dont nous parlons : c'est une suite de forfaits sans nul mélange de réelle ou d'apparente vertu ; tel est le motif qui empêche de s'arrêter sur des faits tous révoltans et tous ignominieux. La conduite des chérifs, maîtres de cette région depuis le milieu du dernier siècle, inspire les mêmes sentimens d'indignation et de mépris ; mais les relations que l'Europe a commencé à avoir avec leur pays et qui peuvent un jour s'étendre nous imposent la loi de faire connaître l'esprit qui les anime.

Les Mérini avaient occupé le trône pendant deux cent cinquante ans : long-temps avant leur chute on avait commencé à les dépouiller ; les démembremens se multiplièrent à leur extinction : les destructeurs de leur famille qui étaient ou se disaient descendans de Mahomet ne furent pas moins infortunés. Des soldats de fortune, des Berbers obscurs les dépouillèrent tantôt de Fez et tantôt de Maroc. A la longue il n'y eut ni ville, ni montagne, ni province qui n'eût son souverain. Les Portugais augmentèrent la confusion ; ils se rendirent maîtres de cent lieues de côtes, et attirèrent à eux les peuplades voisines des ports qu'ils avaient réduits. L'empire était si morcelé qu'on peut dire qu'il n'existait plus : sur ses ruines s'éleva une nouvelle puissance dont il faut marquer l'origine et suivre les progrès.

Quelques habitans de Tafilet s'étaient rendus en pèlerinage à la Mecque : ils en ramenèrent Muley-Ali, du sang du prophète. Le hasard fit que les palmiers, qui pendant plusieurs années n'avaient donné que peu de fruit, le prodiguèrent à son arrivée. Ce bonheur inattendu fut attribué aux vertus du chérif, dont la piété avait fixé tous les regards. Dans leur enthousiasme les peuples de cette contrée le proclamèrent leur souverain ; et cet exemple entraîna la soumission de la plupart des provinces. Maroc balançait encore : la mort tragique du seul rejeton de l'ancienne dynastie qui eût survécu à ses aïeux fixa ses irrésolutions.

Le nouveau roi se montra digne du rang où des circonstances heureuses l'avaient placé. Sans jamais sortir de sa capitale, sans jamais assembler d'armée, il réussit à maintenir dans l'état un ordre et une tranquillité invariables. Tout était contenu par le souvenir des calamités passées, ou par l'opinion qu'on avait généralement de sa sagesse ou de sa droiture. Les affaires dont il se chargeait lui-même étaient paternellement conduites, et des délégués élevés dans ses principes faisaient la plupart régner au loin la paix et la justice.

Moula-Mohammed marchait d'un pas assuré sur les glorieuses traces de son père lorsqu'en 1664 il eut à se défendre contre son frère Muley-Archid, qui, par son audace, ses intrigues et ses profusions, était parvenu à réunir sous ses dra-

peaux ceux des Berbers et des Arabes qui préféreraient l'espoir du pillage à une vie sédentaire et occupée. Battu deux fois par les rebelles, il se réfugia à Tafilet, où on l'assiégea. Le chagrin le conduisit peu de jours après au tombeau, et la place ouvrit sans délai ses portes au vainqueur.

Archid ne resta dans la ville que le temps qu'il fallait pour s'en assurer la possession; et avec quarante mille hommes dont la valeur et l'affection lui étaient connues, il alla soumettre Sous, Fez, Maroc, toutes les parties de l'empire qui avaient profité des malheurs publics pour se rendre indépendantes. L'avarice et la cruauté marchaient à sa suite: d'énormes contributions étaient exigées de ceux qui se rendaient à la première sommation; mais la moindre résistance coûtait toujours des torrents de sang. Une fois seulement on le vit sortir de son caractère avide et féroce, et ce fut en faveur des Cha-Abaniets.

C'étaient quarante ou cinquante mille prisonniers qui avaient été conduits d'Espagne en Afrique à des époques différentes. Elmansour s'en était servi avec succès pour les fortifications de Rabat et pour d'autres ouvrages importants. Leur intelligence et leurs services lui parurent dignes de la liberté. Ses conseils jugèrent dangereux de renvoyer au-delà des mers des hommes qui connaissant le pays, pourraient servir quelque jour de guides à ceux de leurs concitoyens qui seraient tentés d'y porter leurs armes. Ces réflexions fu-

rent accueillies: on rompit à la vérité les fers de ces malheureux, mais pour les fixer dans l'intérieur des terres: leur choix s'arrêta sur quelques vallées tempérées et fertiles de l'Atlas. Les peuplades qui les occupaient furent envoyées ailleurs, et on y plaça ces étrangers.

La colonie, d'abord chrétienne, ensuite musulmane, et maintenant très-ignorée, avait encore une réputation de valeur lorsque Archid la fit attaquer par son neveu Ahmed. La résistance de ces montagnards fut assez opiniâtre pour que le monarque jugeât nécessaire de les aller combattre lui-même: les trouvant soumis à son arrivée, il loua leur intrépidité, leur fit des dons considérables, et engagea cinq ou six mille d'entre eux à se ranger sous ses drapeaux.

La Mauritanie entière était soumise: on abhorrait le tyran, mais on lui obéissait: deux de ses neveux qui osèrent tenter de troubler l'état payèrent de leur tête une révolte mal concertée. Le repos que, rassasié de conquêtes, il paraissait goûter, n'inspirait guère moins d'effroi qu'il n'en avait causé avec ses armées; cependant la fête des sacrifices approchait: pour la célébrer avec plus de pompe, il avait appelé à sa cour les commandans de ses provinces, tous ceux qui dans les villes exerçaient un emploi de quelque importance; c'était toujours pour Archid une occasion de débauche. Dans son ivresse il voulut monter un cheval fougueux qui, en 1672, le

porta dans une forêt d'orangers où il se cassa la tête.

A la mort de ce terrible despote, Muley-Ahmed, son neveu, s'empara de Maroc; Muley-Haran, un de ses frères, de Tafilet; et Muley-Ismaël, un autre de ses frères, de Fez. Ce dernier parvint dans peu d'années à se débarrasser de ses rivaux et à réunir leurs couronnes à la sienne. L'empire se trouva alors aussi étendu et aussi puissant qu'il l'avait été sous le dernier règne. Malheureusement une grande calamité vint empoisonner la joie que devait avoir un prince ambitieux de voir une si vaste région aveuglément soumise à sa puissance. La peste lui enleva, dit-on, en 1678, quatre millions de ses sujets. Ce calcul peut être exagéré; mais il est certain qu'en aucun lieu du globe ce fléau destructeur n'avait jamais fait d'aussi affreux ravages.

Tandis que l'empire entier étoit en deuil et dans les larmes, Muley-Ismaël s'amusa de la construction de Mequinez. Ce n'étoit originellement qu'un château où le prince avait passé sa jeunesse, occupé de la culture des terres qui lui avaient été abandonnées, et de tout le commerce qu'on pouvait faire à vingt lieues de l'Océan. Des vallées délicieuses, des coteaux pittoresques, des eaux abondantes, des terres fertiles, un climat sain et tempéré, mille agrémens que la nature n'avait pas peut-être réunis dans le

reste de la Barbarie, lui inspirèrent le projet d'élever dans ce beau lieu une capitale pour ses états. Les caprices des despotes sont les plus impérieuses de toutes les lois. Peu d'années suffirent pour bâtir une grande ville et pour la peupler, pour couvrir les bords des ruisseaux des meilleurs légumes, pour enrichir les hauteurs des fruits les plus recherchés. Ce fut à l'extrémité de la cité qu'Ismaël plaça son palais. C'est un rez-de-chaussée qui occupe un espace immense. Les bâtimens, les cours, les jardins, les fontaines, les marbres, les ornemens divers, tout paraît y avoir été jeté comme au hasard. Le monarque étoit lui-même son architecte, et très-souvent il faisoit détruire le lendemain les édifices qu'il avoit ordonnés la veille. Pour justifier cette inconstance, il disoit souvent qu'il étoit prudent de tenir ses sujets toujours occupés. « Si j'avois, ajoutoit-il, un panier plein de rats, je les tiendrais dans un mouvement perpétuel pour qu'ils ne le rongassent pas pour en sortir. »

Les grands travaux qui se faisoient à Mequinez y firent établir un genre d'industrie qui avec le temps s'est étendu et perfectionné. C'est une manufacture de faïence peinte de plusieurs couleurs. Elle sert de lambris aux murs et de pavé aux appartemens. Cet ornement donne aux maisons qui en font usage un air de fraîcheur et de propreté qui n'est pas sans agrément.

La manie qu'avait ou qu'affectait Ismaël pour

les arts n'avait pas adouci le tigre. Il était né féroce, et sa férocité se développait chaque jour davantage. Les peines qu'il infligeait n'étaient jamais modérées, et étaient le plus souvent injustes. Dans ses principes, tous ceux de ses sujets qu'il laissait vivre lui devaient leur conservation. Les maçons employés à ses bâtimens qui n'avaient pas deviné ses fantaisies perdaient leur journée et recevaient un châtiment. Lorsque les briques étaient trop ou trop peu épaisses, on les cassait sur la tête de l'ouvrier. Les criminels ou ceux qu'on avait intérêt à croire tels, étaient jetés dans un parc où ils avaient des lions à combattre. C'était cependant dans son sérail que le tyran se montrait plus impitoyable. Aucune des huit cents femmes, concubines ou esclaves, qui lui donnèrent plus de mille enfans, n'approchait de lui qu'en tremblant. Pour rien il les faisait battre; pour rien il les faisait mourir. Celles qu'il avait le plus distinguées étaient celles qui avaient le plus à craindre ses fureurs.

L'avarice d'Ismaël était égale à sa cruauté. Ses peuples étaient à ses yeux des bêtes de somme qu'il fallait accabler de fardeaux pour les rendre plus dociles. Il ne leur laissait ni de quoi se nourrir, ni de quoi s'habiller. Tout particulier cité à son tribunal pour quelque injustice lui devait le vol qu'on réclamait, et encore une amende plus ou moins forte pour le délit

qu'il s'était permis. Ceux qui paraissaient jouir de quelque aisance coulaient leurs jours dans des inquiétudes continuelles. Des délateurs à gage les accusaient, et, innocens ou coupables, ils étaient condamnés à des punitions corporelles, pour les obliger à se racheter. Le danger des riches était bien plus grand. Ils étaient livrés au dernier supplice, jugement inique qui emportait la confiscation de tous leurs biens. Le fruit de tant de brigandages était porté dans le trésor public, et ne rentrait jamais dans la circulation. L'oppresser ne faisait aucune dépense pour sa maison, et abandonnait le pillage de l'empire au soldat, auquel il ne fournissait ni solde, ni armes, ni habillement, ni subsistances. On n'a pas oublié, et peut-être n'oubliera-t-on jamais que ses troupes lui ayant demandé quelque secours pour une expédition importante, il leur répondit : « Voyez-vous les mules, les chameaux, les autres animaux de ma domination me demander quelque chose pour leur nourriture? Ils la trouvent bien sans m'importuner; faites-en de même, et marchez en diligence. »

Une armée ainsi organisée ne devait avoir ni valeur, ni attachement. Elle était toujours vénales. Un souverain n'avait pas plus tôt terminé sa carrière qu'on la voyait se déclarer pour celui des concurrens qui s'était emparé des trésors du mort. La même avidité la faisait ranger dans

la suite sous les drapeaux du premier aventurier qui avait de l'argent à lui donner. Quelquefois même, par mécontentement ou par inconstance, elle embrassait d'autres intérêts. Ismaël, qui dans ses premières guerres avait vu le peu de fond qu'il y avait à faire sur les Maures, se détermina à leur substituer des noirs. Son prédécesseur en avait laissé quelques-uns; il en fit acheter beaucoup; les gouverneurs de ses provinces du sud lui en envoyaient continuellement. Leur nombre s'éleva en peu de temps à cent mille. Le prince lui-même les forma aux exercices militaires; on les instruisit dans la religion mahométane, et ils jurèrent sur l'Alcoran qu'ils seraient dévoués au trône. Ce serment paraissait peu nécessaire. Le mépris et la haine qu'avaient à découvert les naturels du pays pour ces étrangers, étaient les plus sûrs garans d'une fidélité inviolable. A cette époque les troupes reçurent une paie régulière, et ce nouvel ordre de choses produisit un si grand changement que, suivant une expression consacrée dans le pays, un enfant pouvait publiquement porter une pièce de monnaie d'un bout de l'empire à l'autre sans être exposé au moindre danger.

La nouvelle milice fut constamment dévouée aux volontés arbitraires de son instituteur. Elle lui procura au-dedans une sûreté entière, et au-dehors une considération qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait obtenue. Comme les es-

prits les plus inquiets étaient contenus par une force à laquelle ils n'avaient rien à opposer, tout restait paisible. Si quelques hordes éloignées osaient remuer, on les dépouillait, et on les forçait à rentrer dans la soumission. Cette tranquillité dans une région si féconde en orages paraissait contre nature. Elle fut enfin troublée, et le fut très-violemment.

Au nombre des enfans d'Ismaël était Mohammed, le seul qui eût été élevé avec quelque soin. Il avait mis à profit les sages instructions de ses maîtres, et on lui trouvait généralement des qualités aimables et estimables. Ses talens s'étaient peu à peu développés dans les commissions plus ou moins importantes dont sa jeunesse avait été honorée. Des succès répétés le rendaient de jour en jour plus cher à un père qui ne montrait qu'une triste indifférence pour le reste de sa famille. Une prédilection si marquée et qui semblait annoncer un maître à l'empire, excita la jalousie de l'altière Zeydana, qui avait su prendre un ascendant décidé sur le plus barbare de tous les hommes. Elle lui persuada que l'esclave circassienne mère du jeune prince était infidèle; et une femme qui avait été passionnément aimée, qui l'était encore, fut étranglée, sans que l'accusation formée par une audacieuse rivale eût été approfondie. La calomnie ne tarda pas à être découverte, et pour calmer autant qu'il était possible le ressentiment

que devait avoir Mohammed, on lui conféra le gouvernement de Sous, alors le premier de tous.

La province entière était révoltée quand il y arriva. Des exactions intolérables avaient soulevé tous les esprits. Son affabilité, sa modération, son désintéressement rétablirent bientôt le calme. L'affection qu'avait eue toujours pour lui son père était augmentée par ses grands services; mais la rage de Zeydana devenait de moment en moment plus entreprenante. Cette méchante femme n'avait immolé la mère que pour assurer la ruine du fils. Chaque jour elle avançait ce perfide ouvrage par les soupçons qu'elle jeta, qu'elle faisait jeter par ses partisans dans l'âme affaiblie du vieux despote. Mohammed s'aperçut d'une diminution de confiance. Il vit qu'il était perdu ou qu'il ne tarderait pas à l'être. Le danger lui parut pressant, et la force son seul refuge. Une circonstance favorable précipita peut-être ses résolutions.

Ismaël avait bien ou mal à propos déclaré la guerre aux Algériens. En 1706 ses nombreuses troupes furent vaincues et dispersées par quelques Turcs: Mohammed saisit le moment de leur découragement pour s'emparer des trésors entassés dans Maroc, et pour se rendre maître de la campagne. L'armée destinée à le combattre fut rassemblée plus rapidement qu'il n'était raisonnable de l'espérer; et Zeydan, fils de cette furie

qui occasionait tant de troubles, en eut le commandement. La défection de quelques généraux qu'il avait corrompus dans le parti rebelle lui donna la victoire, et une nouvelle trahison fit tomber Mohammed dans ses mains. Ce prince, moins coupable que malheureux, mourut dans des tourmens horribles treize jours après qu'on lui eut coupé un bras et une jambe par l'ordre et sous les yeux de son barbare père.

Zeydan commanda dans le sud de l'empire après le désastre de son frère. Chargé de punir une province qui s'était hautement et universellement déclarée pour la cause qui avait succombé, il excéda de beaucoup les ordres qu'on lui avait donnés. Tarudant, où s'étaient réfugiés les restes d'un parti malheureux, fut assiégé. Vingt mille hommes y périrent par la famine, et ceux qui, pour échapper à la faim, avaient cru devoir se rendre, furent tous passés au fil de l'épée. Partout on marchait sur des cadavres, partout on nageait dans le sang. Le pillage suivit le carnage. Rien de ce qui pouvait avoir quelque valeur n'échappa à la rapacité du chef et de ses complices. Le bruit de ce qui se passait dans la capitale porta partout la terreur. Les commandans de places, les habitans des villes, les Arabes et les Berbers des campagnes, les pauvres comme les riches, tous les âges et tous les sexes allèrent se cacher dans les rochers et dans les montagnes qui passaient pour inaccessibles. Un pays aupa-